



La plume de Marie

Clémentine Beauvais
Anaïs Bernabé



Copyright : Talents Hauts, 2011.

Pour le texte, Clémentine Beauvais. Pour l'illustration, Anaïs Bernabé.

Ce document est une adaptation du livre original et n'en reproduit pas le format.

Premier extrait : Chapitre 1



Une grande nouvelle

Un cri !

Puis Mademoiselle Margot émerge d'un rideau de velours rouge, le visage tout aussi rouge, sourcils froncés, tenant à la main une chaussure. Cette seule et unique chaussure, c'est le drame de la matinée.

– Où est la seconde, Sophie ? Tu me l'as volée, encore une fois !

Mademoiselle Sophie, qui a appris à composer avec les humeurs volatiles de sa soeur aînée, hausse les épaules. Mademoiselle Margot trépigne, râle, fait trois tours sur elle-même. Monsieur Thomas passe la tête par l'entrebâillement de la porte:

– Que se passe-t-il, ici ? Que t'arrive-t-il, Margot ? On ne s'entend plus parler avec ton vacarme.

– C'est Sophie ! Elle n'a de cesse de me voler mes affaires !

– Je n'ai rien fait du tout, affirme dignement Mademoiselle Sophie.

Monsieur Thomas souffle très fort en levant les yeux au ciel et claque la porte de la chambre. Vexée, Mademoiselle Margot se retient de respirer pendant au moins deux ou trois minutes, tandis que Mademoiselle Sophie continue tranquillement de vêtir sa poupée. Les joues déjà rubicondes de Mademoiselle Margot se gonflent de sang. Enfin elle abandonne la lutte et ses poumons se vident de leur air en un long et

formidable sifflement. Quelques instants plus tard, le soulier manquant est déniché sous une armoire.

Nous sommes le 10 mai 1650, et ainsi commence une journée ordinaire au château de Rochecourt.

Je m'empresse de préciser que je ne suis pas amère, bien au contraire, d'avoir l'honneur de loger au château de Monsieur le baron et de son épouse, dont la réputation d'inépuisable générosité outrepassa les frontières de leur immense propriété – et elle est véritablement *immense* : du haut de la plus haute mansarde, on aperçoit à peine la rivière qui délimite, au nord, la forêt domaniale. À la cour du jeune roi (d'après Suzanne, des cuisines), on ne parle qu'en bien de Monsieur et Madame, de leur famille et de leurs relations ; et il est très rare, de nos jours (toujours d'après Suzanne), que les gentilshommes et les dames de la cour ne trouvent pas à redire à une famille de la noblesse des environs !

J'ai eu la bonne fortune, à l'âge de trois ans, suite à la mort de ma mère, femme de chambre de Madame de Rochecourt, d'être recueillie par Madame qui s'était, je crois, prise d'affection pour moi. Monsieur le baron, dans sa grande générosité, ne s'étant pas opposé à ce choix, j'ai été élevée aux côtés de Mademoiselle Margot, partageant avec elle les boutades et les taquineries de Monsieur Thomas, de quatre ans notre aîné. Puis, plus tard, lorsque Mademoiselle Sophie puis Monsieur Félicien sont venus au monde, Madame m'a généreusement proposé d'assister la gouvernante anglaise, Miss Ferguson, dans ses devoirs de garde et d'éducation des enfants.

L'éducation importe beaucoup à Monsieur et Madame ; beaucoup plus, je dois dire, qu'à leurs enfants. D'excellents tuteurs en musique, peinture, langues étrangères et théologie fréquentent le château. Ayant assisté à toutes les leçons de Mademoiselle Margot, j'ai pu développer moi-même mon écriture, mes lectures, mon goût pour la peinture et ma connaissance du clavecin.

Quel privilège que de pouvoir, à onze ans et demi, lire et écrire comme une demoiselle quand on est fille de servante ! Comment donc pourrais-je manquer de ressentir une infinie gratitude, une fervente reconnaissance envers Monsieur et Madame, qui ont rendu ce miracle possible ?

Ce matin, Monsieur le baron, dont ce n'est pas l'habitude, a mandé ses enfants, moi-même et Miss Ferguson, dans son petit salon carré. Ses appartements sont situés dans l'aile nord du château, loin des chambres des enfants, afin qu'il ne soit point distrait dans ses sérieux travaux d'écriture par les rires et les hurlements.

Monsieur Thomas d'abord, puis Mademoiselle Margot, puis Mademoiselle Sophie, puis Miss Ferguson portant le petit Félicien, puis moi-même, entrons dans le salon carré. Monsieur le baron porte un élégant pourpoint vert tendre à épaulettes, sur lequel vient s'écheveler sa barbe grisonnante.

– Bien, commence-t-il. Sophie, ne remue donc pas tant. Je suis heureux de vous trouver tous en si bonne forme. Comment vas-tu, Margot ?

– Bien, Papa, je vous remercie, mais...

– Très bien. Thomas ? Le cheval ?

– Je m'améliore, Père.

– Très bien. Miss Ferguson, font-ils des progrès en anglais ?

– *Yes, Sir.*

– Très bien. Très bien. Tout est bien, donc.

Monsieur le baron se gratte le menton.

– Je vous ai convoqués pour vous annoncer que nous allons recevoir un invité ces trois prochaines semaines, un homme de lettres, un ami qui a généreusement accepté notre hospitalité. Cet ami, c'est Monsieur Pierre Corneille.

Silence théâtral. Mademoiselle Sophie a trouvé une coccinelle. Mademoiselle Margot et Monsieur Thomas hochent la tête, mais leurs yeux sont vides. Félicien somnole dans les bras de Miss Ferguson, qu'un tremblement de terre ne pourrait émouvoir. Quant à moi, mon cœur bat si fort qu'il me semble entendre son écho contre les tapisseries tendues aux murs – mais il serait indu de manifester mon enthousiasme.

– Eh bien, je vois que la nouvelle vous enchante, commente Monsieur le baron.

Si c'est d'enchantement dont Monsieur a besoin, je pourrais ouvrir la fenêtre et m'envoler à tire-d'aile au-dessus du grand parc. Mais le reste de la famille est de glace. J'ose :

– Monsieur, c’est une fabuleuse nouvelle. Je... J’ai peine à faire savoir à quel point...

– Bien, bien, mon enfant, coupe-t-il d’un ton ferme. Monsieur Corneille est un ami de la famille depuis fort longtemps. Nous sommes allés voir les premières représentations de ses pièces lorsque nous étions à Paris. C’est un homme d’un profond talent et d’une grande culture. Thomas, je souhaite que tu t’entretiennes longuement avec lui, sans bien sûr l’indisposer.

– Oui, Père.

– Qu’as-tu appris récemment ? Récite-moi donc un sonnet.

Monsieur Thomas, les sourcils en accent circonflexe, commence à dodeliner de la tête, dans l’espoir, peut-être, qu’un sonnet passant par-là s’insinue dans ses oreilles. Son père émet un grognement long et sourd comme un roulement de tambour.

– Tu ne connais aucun sonnet ?

– Père, j’en connaissais un, avec une rose, mais je pense que mes connaissances en géographie ont dû le remplacer dans mon esprit...

– Ce n’est pas une excuse, déclare Monsieur le baron. J’exige que tu apprennes six sonnets avant l’arrivée de Monsieur Corneille, et une tirade complète issue de l’une de ses pièces. Margot et Sophie, je veux vous voir apprêtées et coiffées, et parfaitement agréables, lorsque Monsieur Corneille arrivera. Et pas un mot s’il ne s’adresse pas à vous, c’est entendu ?

Les deux sœurs hochent la tête, l’une caressant toujours sa coccinelle, l’autre tiraillant la lanière de sa chaussure. Monsieur le baron se tourne enfin vers moi.

– Marie, dit-il, tu assisteras Margot et Sophie dans leurs préparatifs. Mais je te prierai de bien vouloir te retirer lorsque Monsieur Corneille arrivera, et de rester hors de son chemin durant son séjour. Tu entends bien, j’en suis certain, qu’il vient ici pour passer du temps avec la famille, et les possibles indiscretions des servantes pourraient manquer de le mettre à son aise.

* *

*

Second Extrait : Acte II

Acte II

Mademoiselle Sophie

Arrive-t-il bientôt ?

Madame la baronne

Très bientôt, mon enfant.

Mademoiselle Sophie

Aura-t-il dix laquais et vingt-cinq chevaux blancs ?

Mademoiselle Margot

Connaît-il des acteurs fortement scandaleux ?

Des intrigues d'amour, des contes fabuleux ?

Monsieur Thomas

Ah, s'il pouvait parler des filles parisiennes...

Et de la cour du roi... et des yeux de la reine...

Monsieur le baron

Silence ! Mes enfants, c'est assez de sottises.

L'amour ! Le roi ! La reine !

Monsieur Thomas

... et toutes ses marquises !

Monsieur le baron

Cessez donc, taisez-vous un peu – tenez-vous bien !

Diantre ! Nous attendons un Académicien !

Un homme que le roi et sa mère applaudissent !

Un très grand écrivain !

Madame la baronne

Montrez donc mieux nos fils,

Miss Ferguson ; il faut qu'ils soient en évidence.

Mademoiselle Margot

Si je faisais, Maman, un petit pas de danse ?

Comme je séduirais Monsieur Corneille !

Monsieur Thomas

Oh ! oui,

Et il repartirait de ce pas à Paris.

Mademoiselle Margot

Maman ! Thomas m'agace !

Mademoiselle Sophie

Il a pourtant raison.

Mademoiselle Margot

Et maintenant Sophie ! Je rentre à la maison.

Monsieur le baron

Taisez-vous donc, Margot, ou vous serez châtiée.

Madame la baronne

Dieu du ciel !

Monsieur Thomas

Il est là !

Mademoiselle Margot

Où donc ?

Monsieur Thomas

Mais dans l'allée !

Mademoiselle Sophie

Son carrosse n'est pas vraiment très parisien.

Papa, il est exactement comme le tien.

Mademoiselle Margot

Petite sotte, attendais-tu qu'il vole en l'air ?

Qu'il soit tiré par un dragon ?

Monsieur le baron

Vas-tu te taire ?

Il arrive. Emilien, ouvrez donc sa portière.

Émilien (*à part*)

Crébleu ! On pourrait croire attendre le Saint-Père.

Monsieur le baron

Pierre, mon cher ami ! Tu es chez nous, enfin !

As-tu fait bonne route ? As-tu soif ? As-tu faim ?

Mademoiselle Margot (*à Mademoiselle Sophie*)

Il est très ordinaire, après tout, ce Monsieur.

Il a la barbe grise et l'œil par trop sérieux.

Je m'ennuie déjà fort, et il arrive à peine.

Madame la baronne

Dites bonjour !

Mesdemoiselles Margot & Sophie

Bonjour !

Monsieur le baron

Voilà mes châtelaines.

Et voici, mon cher Pierre, aussi, mes deux garçons :

Félicien est petit encor pour la leçon,

Mais Thomas juste ici a appris tous tes vers.

Monsieur Thomas

« Tous » est un petit peu exagéré, mon père.

Monsieur le baron

Laisse les grands parler, Thomas. Mon cher ami,

Je m'en vais t'escorter jusqu'à mon humble huis,

Tandis qu'à la cuisine on prépare à dîner.

(Ils s'éloignent)

Mademoiselle Margot

Si Marie était là, elle serait comblée.

Monsieur Corneille est si fermement ennuyeux

Qu'elle le mangerait avidement des yeux.

C'est bien son habitude.

Mademoiselle Sophie

Oh, elle est là, ma soeur,

Sise dans un buisson, là, depuis tout à l'heure.

Avec tout son papier qui jamais ne la quitte,

Et sa plume, bien sûr.

Miss Ferguson *(à part)*

Quelle étrange petite.

Parfois j'ai l'impression, bien que brièvement,

Qu'un jour elle fera quelque chose de grand.

(Rideau)